

Entretien avec  
**Banafsheh Farisabadi**  
*Goûter au cimetière*  
mai 2026

vingt-sixième titre de la collection « Nuits indormies »  
propos recueillis par Christine Saint-Geours

***Ton univers artistique est dense et touche à de nombreux domaines. Peux-tu présenter ton travail et situer la poésie en son sein ?***

Je suis née peu de temps après la révolution, et j'ai grandi dans l'une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'Iran. Toute ma vie s'est inscrite dans le sillage de cette histoire tumultueuse, qui, aujourd'hui encore, continue de se déployer avec une intensité implacable.

Dans un tel contexte, l'art n'a jamais été pour moi un ornement : il constituait une nécessité vitale. Non pas pour embellir le réel, mais pour en recueillir la violence, en conserver la trace, donner forme à ce qui, autrement, resterait muet. Parmi toutes les formes d'expression que j'ai pratiquées, la poésie s'est imposée comme la plus immédiate, la plus intime, la plus indissociable de moi. Écrire ne relève pas d'un geste ponctuel, mais d'un état continu. Je recueille sans cesse des fragments, des matières, des éclats du réel, à partir desquels se tisse un univers poétique — non pas nourri d'inspirations célestes, mais enraciné dans une réalité obscure, terrestre et charnelle. La poésie est pour moi une manière de respirer. Je préfère d'ailleurs parler de « s'empoémer » : l'essentiel du processus se joue en amont, dans un espace intérieur, souvent inconscient. L'écriture n'intervient que lorsque ce flux devient trop dense, lorsqu'il déborde et qu'il devient impossible de ne pas lui donner forme. Je m'empoème donc pour rester vivante — pour ne pas étouffer sous ce débordement.

***Tu as publié des textes personnels et traductions en revue ou chez des éditeurs iraniens, comment s'articule ton écriture personnelle entre persan et français ?***

Le persan et le français ne sont pas pour moi deux outils distincts, mais deux états de la langue en moi. Je ne commence jamais un texte à partir des matériaux visibles d'une langue, mais à partir d'une image, d'un mouvement intérieur, d'un état que je cherche à faire advenir. Je ne traduis donc pas un texte d'une langue à l'autre : je traduis une tension intérieure, une forme de révolte ou de nécessité, dans l'une ou l'autre langue — selon ce que chaque poème appelle. Certains textes poétiques, qui se forment à la surface même de la langue, dans la matière des mots, leur sonorité, leur texture, me semblent presque intransposables hors de la langue qui les porte — et c'est précisément ce qui fait leur beauté. Mon travail se situe ailleurs. Mes textes ne reposent pas sur cette seule matérialité : ils peuvent se déplacer d'une langue à l'autre sans perdre leur intensité, ni leur structure, ni leur charge. Sans cette possibilité, je n'aurais pas choisi d'écrire en français. Je peux dire que j'ai la chance de vivre deux fois une même idée, une même pensée, un même récit — et de lui donner forme à travers des matériaux différents, que je préfère appeler les différents états de mon univers poétique.

Le corps est très présent dans tes poèmes, souvent en témoignages post-traumatiques, fragmenté ou détruit, pourtant le « je » résiste malgré tout.

Je ne fais pas partie de ces poètes qui attendent chaque soir, à leur bureau, une inspiration venue sous la lumière de la lune — ou d'une bougie. Pour moi, tout commence ailleurs : dans ce que le corps éprouve. Je n'écris qu'au moment où mon corps me le demande. C'est un véritable accouchement. Je ne parle pas au sens figuré. Et cela prend du temps. Il faut du temps pour que le corps montre ce que l'âme a éprouvé. Le cœur et l'âme réagissent immédiatement, mais le corps, lui, patiente. Et lorsqu'il réagit, c'est autrement : plus brutalement, plus implacablement, incurablement. Je suis convaincue que tous les sentiments intérieurs, même les plus invisibles, les plus intimes, les plus spirituels, ont une dimension corporelle. Le corps est la forme la plus concrète de notre intimité. C'est là que le « je » prend consistance. Le corps humain, avec tout ce qu'il a traversé, est la seule signature véritable de chaque individu : c'est lui qui reçoit, qui endure, qui porte nos souffrances comme nos jouissances. Ce n'est pas la source, mais la destination. Ce n'est pas la cause, mais l'effet. C'est à partir de là que le corps s'impose dans mes textes.

***Penses-tu que la reconstruction soit toujours possible ? La poésie peut-elle encore « sauver » quelque chose ?***

À l'échelle du monde, non — je ne crois pas que la reconstruction soit possible. Avec chaque guerre, chaque mort, chaque goutte de sang versée, quelque chose se perd, s'achève, et ne reviendra jamais. À une échelle plus intime, peut-être. Une âme blessée peut guérir, juste assez pour s'accrocher à la vie, à ses petites joies, et continuer le quotidien — simplement pour ne pas mourir de chagrin. Mais cela reste une forme de survie, pas une réparation. Quant à la poésie, je ne crois pas qu'elle ait pour fonction de sauver quoi que ce soit. C'est une mauvaise interprétation de la poésie engagée. La poésie engagée n'écrit pas des slogans. Elle n'est la voix de personne d'autre que du poète lui-même — un corps traversé par l'injustice et la souffrance qu'il a vécues, s'il en a vécu. Il n'y a pas d'universalité sans intimité sincère, personnelle. Dès lors qu'un poète écrit avec l'intention de sauver — une personne, une idée, une nation, un groupe — son texte cesse d'être un poème. Le rôle du poète aujourd'hui n'est pas de répéter ce que nous entendons dans les médias dans un langage plus beau, plus poétique. Il n'écrit pas pour informer, mais pour éveiller une conscience. Le poète témoigne, enregistre sa propre souffrance — qui est inévitablement le produit de ce qui l'entoure, le réprime, le resserre, l'étouffe. La poésie peut sauver le poète, lui donner une raison de survivre. Mais elle n'est pas salvatrice à l'échelle du monde. C'est comme donner naissance à un enfant : nous serons les témoins de sa transformation, de sa croissance dans le temps. Il peut nous donner de la joie, parfois une forme de satisfaction. Mais il ne sera pas forcément un soldat de justice, bien qu'il représentera, à jamais, les souffrances et les souvenirs de sa mère, et qu'il en sera le raconteur.

***On évoque souvent en parlant de ta poésie une filiation avec Forough Farrokhzad.***

***Où te situes-tu dans l'univers poétique iranien ? Ton écriture a-t-elle migré depuis ton arrivée en France ? Ecrire en français t'éloigne-t-il de la violence ?***

À vrai dire, je ne vois pas de lien direct entre ma poésie et celle de Forough Farrokhzad. Je comprends cependant que, pour un regard extérieur, les voix des poètes iraniennes puissent être spontanément rapprochées de la sienne — elle reste sans doute la figure la plus connue en Europe. Mais si l'on considère l'évolution de la poésie persane, les mouvements littéraires, culturels et sociaux qui ont traversé les décennies depuis sa mort, écrire aujourd'hui dans sa manière serait un recul. Forough a été une poète profondément rebelle, inventive, courageuse — une véritable avant-garde pour son époque, en particulier dans son dernier recueil. Mais son geste appartient à un moment précis de l'histoire. Quant à la violence, je n'écris pas pour m'en éloigner. Elle est partout, inévitable, inscrite dans nos vies. La poésie, pour moi, n'est pas un moyen d'adoucir cette réalité. Elle est un moyen de lui donner forme, de la porter dans le langage, de la traverser pleinement.

Je ne cherche pas à susciter l'empathie. J'essaie de rendre sensible, presque tangible, cette violence à laquelle on échappe trop facilement. Et peut-être que c'est là que je me situe dans la poésie persane : je cherche une sincérité nue, une franchise tranchante, et la beauté cruelle de cette franchise, en disant la souffrance — même si le prix à payer est de perdre des lecteurs qui cherchent la paix et la douceur dans la poésie.

***Les oiseaux apparaissent dans de nombreux poèmes (« J'étais un perroquet, un toucan, qui ne désirait que les grands pins du nord de Téhéran » 4<sup>e</sup> de couverture), se confondant parfois avec des personnages ou seuls témoins de la violence, sont-ils pour toi la voix qui subsiste sans fuite possible ?***

Les oiseaux, pour moi, sont parmi les créatures les plus fragiles, mais aussi les plus chanceuses du monde, celles qui témoignent mieux que toute autre de la réalité du monde. Quand je vivais à Téhéran, je me réveillais tous les matins avec les cris des corbeaux ou les roucoulements des tourterelles derrière ma fenêtre. J'ai toujours aimé les observer se grouiller entre eux, s'envoler subitement, imprévisiblement, et mourir, subitement, imprévisiblement. Les oiseaux sont les premières victimes et les derniers survivants. Parmi eux, les plus malheureux sont peut-être les corbeaux, pour leur intelligence et leur longévité, et les perroquets, pour leur mémoire — une mémoire qui n'efface rien.